

aussi eux qui fabriquent les cambays, sorte de toile de coton rayée et tachetée, qui sont si recherchés dans tout l'archipel asiatique. Les cambays se vendent souvent six à dix piastres la pièce, quoiqu'elle ne suffise souvent que pour un seul vêtement qui à la vérité couvre entièrement le corps. Quelques-unes de ces toiles sont aussi fines que la batiste, d'un tissu très-fort, la couleur est faible. Autrefois il s'exportait une si grande quantité de ces cambays à Bencoulen, que le gouvernement anglais imposa des droits très-forts sur cette marchandise qui nuisait à la vente des toiles du Bengale.

Les Bouggis font aussi, avec l'écorce intérieure d'un petit arbre, une espèce de papier dans lequel ils enveloppent leurs beaux cambays; ils teignent ce papier de différentes couleurs, et en expédient une grande quantité à Manille et à beaucoup d'autres endroits. Il ressemble aux toiles de Taïti. Les Bouggis importent de l'île de Baly du coton en laine et en fil; ils font de très-beaux ceinturons de soie pour leurs cris.

Ils excellent aussi à fabriquer des fusils à mèche, et toutes sortes d'armes et d'ornemens; ils construisent très-bien les prôs et d'autres embarcations. Ils fondent de petits canons de cuivre qu'ils nomment rantakhas, ils ont près de six pieds de long, et portent des boulets d'un demi-livre.

Les Européens n'ont connu les Bouggis que lorsque cette nation brave et martiale était sur son déclin. Pour le courage, la hardiesse, la fidélité et même la probité dans le commerce, elle est la première de toutes celles que l'on désigne par le nom de d'*Orang-Timor* (hommes de l'orient.) Les Japonais sont le peuple auquel les Bouggis ressemblent le plus.

Les Bouggis ont de grandes dispositions pour le commerce, la navigation et la piraterie. On les rencontre dans leurs prôs sur toutes les mers orientales; on les trouve même sur la côte septentrionale de la Nouvelle-Hollande (1), où ils vont pêcher les tripangs.

Le bouggi peut passer pour le langage primitif de Célèbes. Sur la côte oriental il est mêlé de beaucoup de mots malais; on ne le trouve dans toute sa pureté que dans les anciens livres et dans l'intérieur de l'île. L'alphabet consiste en vingt-deux lettres; la forme des caractères, quoiqu'elle leur soit particulière, ressemble au battan et au tagalan. Le coran a été traduit en bouggi, cette langue était cultivée avec assiduité. Les Bouggis ont des livres contenant leur ancienne mythologie, leurs traditions, leurs lois et leur histoire; ils ont aussi des recueils de chansons nationales. La

(1) Voyez tome IV, page 188.

plupart de ces livres existent encore notamment dans l'intérieur, chez les tribus qui conservent leur ancienne religion. Le dialecte de Macassar diffère beaucoup du bougghi; dans quelques cantons on parle des idiomes qui paraissent absolument distincts.

Quoique les Bougghis aient un code de lois écrites, ils terminent beaucoup de disputes par le combat singulier. Jamais ils ne se vengent par l'assassinat. Sous ce rapport, ils diffèrent beaucoup des Soulousanais qui ne s'avisent jamais de se mettre sur un pied égal avec leur adversaire, et l'attaquent toujours dans l'obscurité ou lorsqu'il n'est pas sur ses gardes.

Suivant les détails qui nous ont été transmis par Stavorinus, navigateur hollandais, le premier roi des Bougghis auquel ils attribuent une origine céleste, institua les lois du pays qui sont encore en vigueur. Il établit avec la royauté sept princes dont la dignité était héréditaire, aux femmes comme aux hommes. Ils se réunissaient pour délibérer sur les affaires les plus importantes. Ils formaient un collège électoral, dont le pouvoir s'étendait jusqu'à déposer et choisir le roi; il jouissait aussi du droit de faire la paix et la guerre.

Au commencement du dix-septième siècle, les Bougghis furent contraints par les Macassars

d'adopter l'islamisme. On manque de renseignements positifs sur leur ancienne religion. Le royaume de Bony était autrefois si puissant, qu'il pouvait mettre 70,000 mille combattans sur pied. Il aida beaucoup les Hollandais à conquérir Macassar. Sans doute il a eu, depuis, de fortes raisons de s'en repentir.

Lorsque Célèbes était divisée en sept principautés, réunies sous un monarque électif et n'exerçant qu'un pouvoir limité, cette île était le centre du commerce de ces contrées orientales; elle avait étendu ses conquêtes d'un côté, jusqu'à Baly, de l'autre jusqu'au-delà des Moluques.

C'est sans doute à l'usage introduit par le législateur des Bougghis de rendre les grandes dignités héréditaires aux femmes comme aux hommes, qu'il faut attribuer le phénomène si commun à Célèbes, même dans les états mahométans de voir l'autorité suprême exercée par des femmes.

Parmi les petits états entre lesquels cette île est divisée, l'un des plus remarquables est Taradja, situé dans l'intérieur, et borné au nord par les monts Alforèses qui le séparent de la baie de Tominé. Les monts Mandharèses le limitent à l'ouest.

Une grande partie de la population de Taradja n'a pas adopté l'islamisme. Elle est presque en-

tièrement composée d'aborigènes ou Alforès. On dit qu'ils mangent leurs prisonniers de guerre ; d'autres vivent presque uniquement sur leurs prôs, naviguant continuellement autour de Célébes, Flôres et Soumbava. Ces Alforès navigateurs sont fréquemment désignés par le nom de Biadjous ; ils pêchent des tripangs pour les faire sécher, et des tortues pour se procurer leur écaille.

Les infortunes d'un navigateur américain nous ont procuré des détails intéressans sur Célébes et sur ses habitans.

David Woodard était second capitaine à bord du navire *l'Entreprise*, qui, le 20 janvier 1793, partit de Batavia pour Manille. Contrariés par les vents et les courans, dit Woodard, nous passâmes six semaines à battre la mer, dans le détroit de Macassar. Cependant nos subsistances tiraient à leur fin. Un navire était en vue de nous à quatre lieues de distance, le capitaine me dit de m'embarquer dans la chaloupe et d'aller acheter des vivres à bord de ce bâtiment.

Le premier mars, vers midi, je quittai le navire avec cinq matelots. Nous n'avions ni provisions ni eau, ni boussole ; il n'y avait dans la chaloupe qu'une hache, deux gaffes, deux couteaux de poche, un mauvais fusil et quarante piastres.

Nous ne joignîmes le bâtiment étranger qu'au

coucher du soleil. En ce moment il s'éleva une forte bourrasque de terre accompagnée de pluie ; nous n'apercevions pas notre navire. Celui que nous abordions était monté par des Malais, il allait à la Chine. Le capitaine était lui-même à court de vivres. J'acceptai son invitation de passer la nuit à bord, pensant que ce serait un grand hasard de retrouver notre vaisseau pendant la nuit. La pluie ne cessa que le lendemain matin ; le vent soufflait bon frais du sud ; le courant au contraire venait du nord. Nous n'avions pas bougé de place. Du haut des mâts on ne pouvait découvrir *l'Entreprise* ; comme le bâtiment sur lequel nous étions ne marchait pas bien, je pensai, quoiqu'il suivît la même route que nous, qu'il ne serait pas prudent d'y rester. Le capitaine me fit présent de dix cartouches et d'un grand flacon d'eau-de-vie, mais ne nous fournit ni eau ni vivres.

Ayant navigué toute la journée à la rame et à la voile, sans voir notre navire, nous descendîmes à minuit sur une île où nous fîmes un grand feu pour que nos gens pussent le remarquer. Le lendemain matin, étant grimpés sur la partie la plus élevée de l'île, nous promenâmes notre vue au large sans rien voir. L'île était absolument aride et stérile, il fallut se rembarquer. Ayant tenu la mer pendant six jours sans des-

cedre à terre , et ne prenant pour nous sustenter que quelques gouttes d'eau-de-vie , nous fûmes assaillis par une bourrasque violente qui faillit à nous faire chavirer ; quand elle eut cessé , nous reconnûmes distinctement la côte de Célèbes. Nous fûmes tous d'avis d'y débarquer pour nous y procurer des provisions , et de nous diriger ensuite sur Macassar dont nous nous supposions éloignés d'une soixantaine de lieues.

Nous n'atteignîmes la côte que le lendemain au point du jour. Sa clarté nous fit apercevoir deux prôs mouillés près du rivage. Nous nous dirigeons aussitôt vers ces navires , les hommes qui les montent se mettent en état de défense. Ces démonstrations hostiles ne pouvaient décourager des malheureux épuisés de faim et de fatigue ; nous nous approchons , je fais entendre par mes signes que nous voulons acheter des vivres ; les Malais répondent qu'ils vont m'en donner , et demandent où est mon vaisseau ; je dis qu'il est à peu de distance au large. Voyant que nous n'avions point d'armes , ils serrèrent leurs cris ; nous renouvelons nos sollicitations , ils refusent de nous accorder la moindre chose. Trois de mes matelots avaient sauté dans un des prôs , ils ne purent obtenir que quelques épis de sorgho. J'offris au chef de ces Malais une piastre pour deux cocos ; quand il tint mon argent il ne voulut pas me les

donner , et vint avec un de ses gens dans notre chaloupe , et souleva ma chemise pour voir si je n'avais pas de l'argent ; en même temps , il tira son cris. Je saisis aussitôt ma hache pour me défendre , il me la demanda , je la lui refusai , et je dis à celui de mes matelots qui était à l'avant de démarrer l'embarcation. Le capitaine s'en apercevant , allongea la main pour saisir un pistolet dans son prô ; mais pressé par le mouvement de notre chaloupe , il fut obligé de retourner à son bord. Le capitaine prit son fusil et me coucha en joue ; heureusement le coup ne partit pas. Sur ces entrefaites notre chaloupe s'éloignait toujours davantage , et quand il tira de nouveau sur nous , la balle ne nous atteignit pas. Les Malais de l'autre prô vers lequel nous nous dirigeons nous crièrent de ne pas avancer ; il ne nous resta d'autre ressource que de gagner la terre.

Débarqué avec un homme , je laissai les quatre autres dans la chaloupe , en leur recommandant de ne laisser approcher personne. Bientôt nous vîmes les prôs jeter l'ancre , et envoyer à terre six hommes armés. Je retournai à l'instant vers la chaloupe et je la poussai au large. Les Malais nous criaient qu'ils nous apportaient du maïs ; m'apercevant que leur intention était de nous attirer à terre pour nous égorger , je me tins au large.

Arrivés à quatre milles de distance derrière une

pointe de terre qui nous dérobaît à la vue des Malais, je débarquai dans un endroit où il y avait beaucoup de cocotiers. Laisant deux hommes dans la chaloupe, je m'acheminai avec les trois autres vers les cocotiers. Notre faiblesse ne nous permettait pas d'y monter, j'abattis trois arbres, cet effort avait achevé de m'épuiser. Un des matelots retourna vers la chaloupe afin de m'envoyer les deux autres pour m'aider; il resta pour la garder.

Le quatrième arbre était prêt à tomber, tout-à-coup nous entendons ce matelot pousser des cris affreux; aussitôt je cours au rivage, je vois notre chaloupe pleine de Malais qui poussent au large; n'aperçant pas le matelot, je crois qu'ils l'ont enlevé; je me retourne, ce malheureux était étendu à terre, égorgé par ces barbares qui l'avaient horriblement mutilé.

Je retournai vers mes infortunés compagnons; privés de tout espoir, nous ne voulûmes pas rester près du rivage, nous crûmes trouver un asile dans des collines; nous y restâmes cachés le reste du jour, au milieu de feuillages secs; tourmentés par la faim, nous avions à redouter l'approche des hommes et des bêtes féroces. A la nuit nous nous mîmes en route, nous nous flattions de l'idée d'arriver à Macassar en guidant notre marche sur les étoiles; l'épaisseur des bois nous

les fit bientôt perdre de vue; le lendemain matin nous étions à peu de distance du lieu que nous avions quitté la veille au soir; les ronces et les buissons avaient déchiré nos habits.

Pendant toute la journée nous entendîmes du monde passer et parler autour de nous. Le soir nous nous remîmes en route, en suivant le rivage; nous marchâmes ainsi pendant six nuits consécutives; le jour nous nous reposions dans les bois. Nous rencontrions souvent des bêtes sauvages; nous les écartions en leur jetant des pierres, ou bien en faisant du bruit; nous ne pouvions employer que ces deux moyens, n'ayant pour armes qu'une gaffe, une hache, deux couteaux et quatre gros gourdins que nous avions taillés avec des branches d'arbres.

Le sixième jour de notre voyage mes gens étaient exténués de faim et de fatigue. Depuis treize jours que nous avions quitté le navire, nous n'avions pas pris de nourriture solide; nous n'avions eu pour nous sustenter qu'un peu d'eau trouvée dans le creux des arbres et quelques fruits sauvages; notre corps était déchiré par les épines, nos pieds étaient blessés par les cailloux. Grâce à ma force je souffrais moins que les autres; d'ailleurs le désespoir avait moins de prise sur moi, parce que mon esprit était constamment occupé.

Le septième jour, étant cachés près d'une mon-

tagne à côté d'une baie profonde, nous aperçûmes, vers midi, à peu de distance, plusieurs Malais qui pêchaient. Je m'avançai avec précaution sur le bord de la mer, où je trouvai de petits fruits jaunes qui me parurent assez bons. Alors j'en emplis mon chapeau et je les portai à mes compagnons; ils les trouvèrent mauvais, trois d'entre eux mangèrent des feuilles d'arbre. Probablement c'était un végétal vénéneux, car pendant la nuit les malheureux éprouvèrent des coliques violentes qui furent suivies de vomissemens. Le lendemain matin je leur apportai de l'eau; quand ils l'eurent bue, ils se couchèrent à terre; ils avaient l'air totalement abattus.

Pendant la journée nous avons conçu le projet de construire un radeau qui nous aurait servi à gagner l'île où nous avons débarqué la première fois; nous étions résolus à y guetter le passage d'un navire qui nous aurait recueillis. Voyant mes gens dans un si triste état, je pensai qu'ils ne seraient pas capables de concourir à l'exécution de notre plan. Je leur demandai s'ils voulaient se rendre aux Malais; tous y consentirent à l'exception du plus jeune; il s'écria qu'il aimait mieux mourir dans les bois plutôt que d'être massacré; je lui répondis qu'il parlait comme un fou, et lui donnai de me suivre.

La prudence commandait d'enterrer nos armes,

elles furent déposées à côté d'un grand arbre avec une piastre. Ensuite nous avançâmes vers la baie dans laquelle nous avions vu les Malais. Ils s'étaient retirés à la mer haute; je marchai jusqu'à un sentier et j'aperçus trois jeunes filles qui pêchaient dans une rivière. Dès qu'elles nous virent, elles s'enfuirent en remontant le sentier. Les ayant suivies quelque temps, nous nous assîmes sur un gros tronc d'arbre. Un quart d'heure après, trois hommes parurent. J'allai seul à leur rencontre; quand je fus à une certaine distance, ils s'arrêtèrent et tirèrent leurs cris; je continuai à m'avancer, et je tombai à genoux. Ils me regardèrent fixément pendant dix minutes: puis l'un d'eux rengâna son cris, vint vers moi, s'agenouilla et me donna la main à leur manière, je l'imitai. Une vingtaine de ses compatriotes arrivèrent bientôt avec leur chef; ils prirent mon chapeau et ma cravate et coupèrent les boutons de mon gilet, s'imaginant qu'ils étaient d'argent. Ils traitèrent de même mes compagnons qui m'avaient rejoint.

Ayant fait entendre par signe à ces Malais que nous avions faim, ils nous apportèrent cinq cocos verts, et ensuite nous conduisirent à Travalla, une de leurs villes. On nous fit entrer dans la salle du tribunal; un grand concours d'habitans, hommes, femmes et enfans s'étaient ras-

semblés pour nous voir. Le radjah vint une demi-heure après ; c'était un homme de grande taille et bien fait ; il n'avait pour vêtement qu'une culotte fort courte , une ceinture autour des reins et un mouchoir rouge sur la tête. Il entra comme un furieux , tenant à la main son kris dont la lame avait deux pieds et demi de long. Dès qu'il se fut arrêté , je m'avançai vers lui et je lui pris le pied que je posai sur ma tête. Il se plaça sur son tribunal , délibéra avec ses officiers , et ensuite sortit. Il revint bientôt avec du betel , et nous en donna un morceau à chacun ; c'est chez eux un signe d'amitié ; on nous distribua aussi des cocos.

Cet accueil dissipa nos alarmes. Sortis de la salle , nous nous étendîmes à terre et nous nous endormîmes. Vers huit heures nous fûmes réveillés et conduits à la maison du radjah , où on nous servit du pain de sagou et des haricots ; les portions étaient minces , n'importe , c'était beaucoup dans notre situation. Après ce repas , nous nous livrions de nouveau au sommeil , lorsqu'au bout de deux heures , des Malais qui ne nous avaient pas vus nous éveillèrent pour satisfaire leur curiosité ; ils me tâtaient partout , et paraissaient surpris de ma couleur et de ma taille , car j'ai plus de six pieds , et je suis fort en proportion.

Le lendemain je fus encore réveillé par une

foule de femmes et d'enfans qui remplirent la maison jusque vers midi. On nous donna pour notre dîner des morceaux de coco et des épis de maïs , et autant à souper. Nous vécûmes ainsi pendant une vingtaine de jours. On ne nous permettait de sortir que pour aller nous baigner.

Un jour il arriva deux vieillards qui nous demandèrent de quel pays nous étions : je répondis que nous étions Anglais ; ils nous quittèrent. Deux jours après , l'un d'eux revint avec Touan-Hadji , prêtre musulman qui savait quelques mots d'anglais , de portugais et d'arabe. Il avait passé par le Bengale et par Bombay en allant en pèlerinage à la Mecque. Il était porteur d'un certificat de J. Hebert , gouverneur de Balambagan en 1771 , attestant que c'était un homme probe , autorisé à assister tous les Anglais qui avaient besoin de secours , et à les conduire dans un port anglais.

Quand je connus ces particularités , j'éprouvai une joie difficile à dépeindre , car j'espérais que nous ne tarderions pas à recouvrer la liberté. Je me flattais mal à propos. Touan-Hadji ayant offert au radjah de lui payer la somme qu'il demanderait pour nous , celui-ci répliqua qu'il voulait nous garder. Toutes les propositions de Touan-Hadji , quoique très-avantageuses , furent refusées. Il nous quitta dans la soirée. Nous fûmes

plus étroitement resserrés. Deux hommes nous gardaient constamment. Nous passâmes ainsi à peu près un mois. Les subsistances étant alors devenues rares, les Malais nous menaient deux à la fois dans les bois pour préparer du sagou; après nous avoir fait travailler toute la journée, ils nous accordaient à peine de quoi souper.

Au bout de deux mois, on nous laissa sans gardes; nous pouvions aller où nous voulions; on ne nous surveillait que pendant la nuit. Vers cette époque, deux de nos matelots tombèrent malades. Un jour que je revenais de la promenade, j'entendis du bruit dans le bois voisin de la ville. En arrivant à la maison, j'appris qu'un des matelots qui se portaient bien, avait tué un cochon à coups de bâton; c'est un animal pour lequel les Malais musulmans ont une horreur invincible. Je courus au bois, je trouvai effectivement le matelot traînant le cochon mort. Une foule de femmes et d'enfans l'entourait en riant aux éclats de le voir ainsi occupé. Le pauvre homme n'en pouvait plus de fatigue; je courus à lui, je chargeai le cochon sur mes épaules et je m'acheminai vers le bord de la mer, car toute la population me suivait, et ne voulait pas nous laisser dépecer la bête dans la ville, ni dans les environs. Arrivés dans un lieu convenable, nous mîmes la main à l'œuvre, et nous fîmes un grand feu, pour fu-

mer ce que nous ne pourrions consommer sur-le-champ. C'était la première fois, depuis trois mois, que nous mangions de la viande. Nous eûmes de quoi nous sustenter pendant une dizaine de jours. Les enfans montraient au doigt notre maison en criant : *Satan moucon bebi...* les diables mangent les cochons.

Nous étions depuis quatre mois à Travalla, lorsqu'un jour, nous promenant sur le rivage, nous vîmes des Malais aborder à terre dans notre chaloupe; leur ayant demandé où ils allaient, ils me répondirent chez le grand radjah; ils nous empêchèrent d'approcher de notre embarcation, et nous firent retourner à la ville. Dans la soirée la chaloupe disparut.

Comme je m'apercevais que le radjah de Travalla avait dessein de nous garder, à moins qu'on ne lui donnât une somme très-considérable pour notre rançon, je m'informai, avec beaucoup de précaution, du lieu où demeurait Touan-Hadji; j'appris que c'était à Dongalli, ville éloignée de huit milles dans le nord.

Quatre mois après, un prô de Dongalli étant arrivé à Travalla pour acheter des cocos, je profitai de l'occasion pour obtenir du capitaine des renseignemens précis sur la demeure de Touan-Hadji, et sur la route qu'il fallait suivre pour arriver chez lui.